

ELIZABETH
HOYT

Puritaine et catin



LA BIBLIOTHÈQUE IDÉALE

J'AI
LU
POUR ELLE

AVENTURES & PASSIONS

Elizabeth Hoyt

Née aux États-Unis, elle a beaucoup voyagé, enfant, à travers l'Europe. Diplômée d'anthropologie à l'université du Wisconsin, elle se lance quelques années plus tard dans la carrière d'écrivaine. Traduite en plusieurs langues, elle est l'auteure de séries à succès, dont la plus célèbre est *Les trois princes*, très remarquée par des milliers de lectrices dans le monde. Sous le pseudonyme de Julia Harper, elle écrit également des romances contemporaines.

Puritaine et catin

Aux Éditions J'ai lu

LES TROIS PRINCES

- 1 – Puritaine et catin
N° 8761
- 2 – Liaison inconvenante
N° 8889
- 3 – Le dernier duel
N° 8986

**LA LÉGENDE
DES QUATRE SOLDATS**

- 1 – Les vertiges de la passion
N° 9162
- 2 – Séduire un séducteur
N° 9229
- 3 – Le reclus
N° 9309
- 4 – Le revenant
N° 9360

**LES FANTÔMES
DE MAIDEN LANE**

- 1 – Troubles intentions
N° 9735
- 2 – Troubles plaisirs
N° 9899
- 3 – Désirs enfouis
N° 10001

4 – L'homme de l'ombre
N° 10165

5 – Le lord des ténèbres
N° 10506

6 – Le duc de minuit
N° 10618

7 – Cher monstre
N° 11081

8 – Garde du cœur
N° 11303

9 – Le lion et la colombe
N° 11478

10 – Le duc de Montgomery
N° 11729

11 – L'amour de tous
les dangers
N° 11889

12 – Quand tombent
les masques
N° 12149

LES GREYCOURT

1 – Ma sorcière adorée
N° 12655

2 – Parce que je vous aime
N° 13216

ELIZABETH
HOYT

LES TROIS PRINCES - 1

Puritaine et catin

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Dany Osborne*





POUR **elle**

Si vous souhaitez être informée en avant-première
de nos parutions et tout savoir sur vos auteures préférées,
retrouvez-nous ici :

www.jailu.com

Abonnez-vous à notre newsletter
et rejoignez-nous sur Facebook !

Titre original
THE RAVEN PRINCE

Éditeur original
Warner Forever, a trademark of Time Warner, Inc.
Used under license of Hachette Book Group,
which is not affiliated with Time Warner, Inc.

© Nancy M. Finney, 2006

Pour la traduction française
© Éditions J'ai lu, 2008

Pour mon mari, Fred, toujours si réconfortant.

Remerciements

Merci à mon agent, Susannah Taylor, pour sa bonne humeur et son soutien sans faille ; à mon éditeur, Devi Pillai, pour son enthousiasme ; et son bon goût ; et à ma conseillère, Jade Lee, qui me fournit en chocolats aux moment cruciaux et me répète inlassablement : « Crois ! »

1

Il était une fois, dans une lointaine contrée, un duc sans fortune et ses trois filles...

Extrait du *Prince Corbeau*

Little Battleford, Angleterre, mars 1760

Un cheval qui galope à bride abattue, un chemin de terre boueux et une femme à pied au détour d'un virage ne font jamais une bonne combinaison. Même dans les circonstances les plus favorables, les chances d'une rencontre en douceur sont dramatiquement faibles. Ajoutez à cela un chien – un très gros chien –, et, ainsi que le pensa Anna Wren en un éclair, le désastre est inévitable.

À la vue de cette dernière, ledit cheval fit un brusque écart. Le mastiff qui courait à ses côtés l'imita, se retrouvant sous ses naseaux. L'étalon se cabra, ses sabots battirent l'air, et, de manière prévisible, le cavalier fut désarçonné. Membres emmêlés, il perdit cravache et tricorne et réalisa un spectaculaire vol plané avant de s'écraser sur le sol, projetant sur Anna un geyser d'eau sale.

Cheval, homme, femme et chien s'immobilisèrent.

« Quel idiot ! » faillit crier Anna, qui s'en garda cependant. Une respectable veuve d'un certain âge, en l'occurrence trente et un ans, ne lançait pas d'épithètes injurieuses aux messieurs.

— J'espère que vous ne vous êtes pas fait mal, dit-elle à la place en affichant un sourire crispé. Puis-je vous aider à vous relever ?

Le cavalier trempé ne lui rendit pas son sourire.

— Que diable fichiez-vous au beau milieu du chemin ? rétorqua-t-il.

Il réussit à s'extraire de la flaque de boue, puis riva sur Anna ce genre de regard courroucé typique des hommes qui se sont comportés stupidement mais, incapables de l'admettre, jouent les importants. Les traînées noires qui coulaient sur son visage pâle et grêlé n'arrangeaient pas sa mine. D'épais cils sombres cernaient ses yeux d'obsidienne. De beaux yeux, certes, qui ne parvenaient toutefois pas à faire oublier son expression pincée.

— Je suis navrée, répondit Anna sans cesser de sourire. Je rentrais chez moi. Évidemment, si j'avais deviné que vous auriez besoin de toute la largeur du chemin...

L'homme l'interrompit d'un geste de la main. Ses explications ne l'intéressaient manifestement pas. Négligeant son couvre-chef qui gisait dans la boue, il rejoignit sa monture au pas de charge tout en jurant entre ses dents. Le chien s'était assis, captivé par le spectacle.

Le cheval, un bai anguleux, roula des yeux en voyant approcher le cavalier et fit un pas de côté.

— C'est ça, dit l'homme d'une voix caressante. Joue les vierges effarouchées, espèce de tas de barbaque bouffée d'asticots ! Quand je t'aurai mis la main dessus, bâtard de chameau malade, je te garantis que je tordrai ton cou de vieille came abrutie.

Le cheval agita les oreilles, puis recula, s'attirant aussitôt la sympathie d'Anna.

Telle une plume qui vous chatouille la plante des pieds, elle trouvait la voix de cet être odieux à la fois irritante et séduisante. Au point qu'elle se surprit à se demander s'il adoptait cette intonation lorsqu'il voulait charmer une femme. En employant d'autres mots, espérait-elle.

Le cavalier saisit la bride du cheval, demeura un court instant près sa tête à lui murmurer des insultes, puis grimpa en selle d'un seul mouvement fluide. Le tissu mouillé de son pantalon se tendit sur ses cuisses quand il pressa les flancs de la bête, révélant de façon indécente des muscles puissants.

— Bonne journée, madame, dit-il à Anna en inclinant brièvement la tête.

Sans plus de cérémonie, il éperonna sa monture et fila au galop. Le chien s'élança à sa suite. Quelques instants plus tard, le trio était hors de vue.

Anna baissa les yeux.

Le contenu de son panier était éparpillé dans la boue. La demi-douzaine d'œufs s'était transformée en omelette, et le hareng semblait darder sur elle un regard de reproche. Elle ramassa ce dernier, l'essuya. Lui, au moins, était récupérable. Tandis que sa robe... Elle se pencha, décolla de ses jambes ses jupons mouillés et les secoua en soupirant. Puis elle se redressa et scruta le chemin bordé d'arbres dont le vent agitait les branches nues. Désert.

Inspirant à fond, elle lâcha l'un de ces mots qu'il était interdit de prononcer devant le Seigneur :

— Butor !

Puis elle rentra le cou dans les épaules, et attendit que Dieu la foudroie sur place. Rien ne se produisit. Elle n'éprouva même pas une once de culpabilité, ce qui était fort étonnant. Après tout, les dames ne sont

pas censées invectiver les messieurs, quelle que soit la provocation ! Or elle était une dame, n'est-ce pas ?

Son panier, désormais fort léger, au bras, elle se remit en route. Lorsqu'elle remonta l'allée menant à son cottage, jupe et jupons étaient secs, mais raides de boue. En été, les fleurs exubérantes qui poussaient dans le jardinet rendaient la maisonnette accueillante, mais à cette époque de l'année, il n'y avait que de la terre. Elle approchait de la porte quand celle-ci s'ouvrit sur une petite femme au visage encadré d'anglaises grises.

— Ah, vous voilà ! s'écria-t-elle en agitant la main.

Elle tenait une cuillère de bois et des gouttelettes de sauce lui éclaboussèrent la joue.

— Fanny et moi avons préparé un ragoût de mouton, continua-t-elle, et j'ai l'impression que sa sauce est mieux réussie que d'habitude : on voit à peine les grumeaux. Mais nous travaillons encore sur les boulettes, ajouta-t-elle plus bas. Je les trouve trop molles.

Anna adressa un sourire empreint de lassitude à sa belle-mère.

— Je suis sûre que le ragoût sera délicieux, assurait-elle en pénétrant dans le vestibule.

La vieille dame lui sourit, puis plissa le nez.

— Mon petit, il émane de votre personne une odeur...

Elle s'interrompit, haussa les sourcils, incrédule.

— Pourquoi y a-t-il des feuilles sur votre coiffe ?

— J'ai eu une désagréable mésaventure sur le chemin de retour.

— Une mésaventure ? s'exclama mère Wren qui en lâcha sa cuillère d'émotion. Êtes-vous blessée ? Mais, mon Dieu, votre robe ! On dirait que vous vous êtes roulée dans la fange !

— Tout va bien. Je suis juste un peu mouillée.

— Allez vite enfiler des vêtements secs, mon petit, et vos cheveux... Fanny ! Sors de cette cuisine et viens nous aider !

Puis à Anna :

— Nous allons devoir les laver. Vos cheveux, j'entends. Venez avec moi. Fanny !

Une toute jeune fille à la chevelure carotte surgit dans le vestibule.

— Quoi ?

Mère Wren gravissait déjà l'escalier, poussant Anna devant elle. Elle se pencha par-dessus la rampe.

— Fanny, combien de fois t'ai-je demandé de répondre « Oui, madame » ? Tu ne trouveras jamais un emploi comme femme de chambre dans une grande maison si tu persistes à t'exprimer aussi mal.

Fanny se contenta de battre des paupières, la bouche légèrement entrouverte. Mère Wren soupira.

— Va mettre un chaudron d'eau à chauffer. Mme Anna va se laver les cheveux.

Fanny se rua vers la cuisine, puis lança juste avant d'y entrer :

— Oui, m'dame.

Ayant atteint le minuscule palier, Anna pénétra dans sa chambre et s'approcha du miroir accroché au-dessus de la commode.

— Ce que devient la ville m'affole, commenta sa belle-mère en s'immobilisant derrière elle. Avez-vous été éclaboussée par une calèche ? Certains cochers se conduisent comme si la rue leur appartenait.

— Je ne vous contredirai pas, répondit Anna qui ôta son chapeau et examina son reflet. Mais je n'ai été la victime que d'un cavalier.

Seigneur, sa chevelure ressemblait à un nid de corneille, et son front était maculé de boue !

— Ces gentilshommes à cheval sont pires que les cochers, grommela mère Wren. La plupart sont

incapables de maîtriser leur monture. Une vraie menace pour les femmes et les enfants.

Anna retira son châle, se retourna, et balaya du regard la pièce exigüe dans laquelle Peter et elle avaient vécu les quatre années de leur mariage. Elle accrocha son châle et son chapeau à la patère où son mari suspendait son manteau. Sur la chaise, autrefois, il empilait ses gros livres de droit. Désormais, elle servait à Anna de table de nuit.

— Au moins, vous avez sauvé le hareng, continua sa belle-mère. Quoique, je ne suis pas sûre qu'un bain de boue ait amélioré son goût.

— Sans doute pas, admit distraitement Anna.

Elle fixait la couronne de fleurs de pommier, souvenir de son mariage, suspendue au coin du miroir. Elle était totalement desséchée. Rien d'étonnant à cela. Six années qu'elle était là. Six années de veuvage. Ces pauvres fleurs auraient été davantage à leur place dans le bac à compost du jardin. Elle les y jetterait tout à l'heure, décida-t-elle.

— Laissez-moi vous aider, mon petit, proposa mère Wren.

Joignant le geste à la parole, elle entreprit de déboutonner la robe de sa belle-fille.

— À propos, avez-vous vendu ma dentelle à la modiste ?

— Oui, répondit Anna en se débarrassant de son vêtement. Elle l'a beaucoup aimée. C'est la plus jolie qu'elle ait vue depuis bien longtemps, m'a-t-elle dit.

— Mmm. Je fais tout de même de la dentelle depuis quarante ans, remarqua mère Wren d'un ton faussement modeste. Combien vous l'a-t-elle payée ?

Anna eut une petite grimace tout en s'enveloppant dans un peignoir usé jusqu'à la corde.

— Un shilling et six pence.

— Si peu ? Mais j'ai travaillé dessus cinq mois !

— Je sais, reconnut Anna en dénouant ses cheveux. Mais elle a argué du fait que la dentelle n'était plus très à la mode.

— Peuh... elle le devient dès que cette femme en orne un bonnet ou une robe.

Anna partageait la déception et l'avis de sa belle-mère. Elle s'empara d'une serviette de bain, puis les deux femmes regagnèrent en silence le rez-de-chaussée.

Dans la cuisine, Fanny avait mis une bouilloire à chauffer. Des bouquets de plantes séchées pendaient aux poutres parfumant l'atmosphère. En face de la vieille cheminée de brique qui occupait tout un pan de mur, une fenêtre donnait sur le jardin planté de laitues, radis et navets.

Mère Wren posa une cuvette ébréchée sur la table qui trônait au milieu de la pièce, et qu'on repoussait contre le mur, la nuit, afin que la petite bonne puisse dérouler sa paillasse devant le feu.

Anna se pencha au-dessus de la cuvette, et sa belle-mère versa l'eau tiède de la bouilloire sur sa tête. Tout en se savonnant les cheveux, la jeune femme observa :

— Je crains que nous ne soyons obligées de prendre des mesures pour améliorer notre situation financière, mère.

— Oh, non, ne me dites pas qu'il va falloir faire davantage d'économies ! Nous avons déjà renoncé à la viande, sauf le mardi et le jeudi, et il y a une éternité que ni vous ni moi n'avons acheté de robe !

Anna nota que sa belle-mère ne mentionnait pas l'entretien de Fanny. Celle-ci était censée occuper les fonctions de bonne, de gouvernante et de cuisinière, mais en réalité, elle était là par pure charité. Sa seule parente, sa grand-mère, était morte quand elle avait dix ans. Refusant que l'enfant soit envoyée à

l'orphelinat, Anna avait proposé de l'héberger. Mère Wren ambitionnait de l'éduquer afin qu'elle puisse trouver à s'employer dans une grande maison, mais la gamine progressait fort lentement.

— Vous vous êtes montrée toujours très économe, mère, assura Anna. Mais les investissements de Peter ne rapportent plus autant qu'autrefois. Notre revenu a décliné de manière régulière depuis qu'il nous a quittées.

— Quelle tristesse qu'il ne nous ait laissé que si peu pour vivre !

— Ce n'était pas son intention, mère. Il n'était qu'un jeune homme quand la fièvre l'a emporté. Je suis sûre que s'il avait vécu, il aurait amassé un joli pécule.

En fait, Peter avait fait fructifier leurs finances après la mort de son père, survenue peu de temps avant leur mariage. Le vieil homme, bien que courtier de son métier, avait investi dans des placements peu avisés, et s'était quasiment ruiné. Après son mariage, Peter avait vendu la maison familiale pour payer ses débiteurs et emménagé avec sa jeune épouse et sa mère dans le petit cottage. À son tour, il avait travaillé comme courtier. Hélas, la maladie l'avait terrassé, et Anna s'était retrouvée seule face aux épreuves de l'existence.

— Rinçage, s'il vous plaît, demanda-t-elle.

Un flot d'eau froide déferla sur son crâne. Elle s'assura qu'il n'y avait plus de savon, s'essora les cheveux et s'enveloppa la tête dans la serviette qu'elle avait apportée.

— Je crois que je devrais songer à prendre un emploi, déclara-t-elle en se redressant.

— Oh, mais certainement pas ! s'exclama sa belle-mère qui se laissa tomber sur une chaise de saisissement. Les dames ne travaillent pas !

— Préférez-vous que je demeure une dame et que nous mourions de faim ?

Mère Wren parut hésiter.

— Ne vous inquiétez pas, enchaîna Anna. Nous n'en arriverons pas à une telle extrémité. Mais nous devons néanmoins trouver un moyen d'améliorer nos revenus.

— Je pourrais peut-être faire davantage de dentelle ? suggéra mère Wren. Ou renoncer à la viande ?

— Je ne veux pas que vous en soyez réduite à cela. Mon père a veillé à ce que je reçoive une bonne éducation et...

— Votre père était le meilleur vicaire que la paroisse de Little Battleford ait jamais eu, paix à son âme. Tout le monde connaissait son point de vue sur l'éducation des enfants.

Anna commença à se démêler les cheveux.

— Il m'a effectivement appris à lire, à écrire, à compter, m'a enseigné un peu de grec et de latin. Je devrais donc pouvoir trouver un poste de gouvernante ou de dame de compagnie.

— La vieille Mme Lester est presque aveugle. Je suis sûre que son beau-fils vous engagerait pour lui faire la lecture et...

Mère Wren s'interrompit. Anna se rendit compte en même temps que sa belle-mère qu'une odeur âcre flottait dans la pièce.

— Fanny ! crièrent les deux femmes d'une seule voix.

La petite bonne, qui jusque-là écoutait la discussion entre ses deux maîtresses, se rua sur le ragoût de mouton.

Anna poussa un soupir excédé. Encore un dîner de brûlé.

Felix Hopple s'arrêta devant la porte de la bibliothèque du comte de Swartingham afin de vérifier son apparence. Il portait un gilet couleur puce rebrodé d'une guirlande de feuilles jaunes qui mettait en valeur sa silhouette, fort svelte au demeurant pour un homme de son âge. Avec ses chausses rayées de vert et orange, et sa perruque fraîchement poudrée, il était élégant sans ostentation. Il n'avait donc aucune raison d'hésiter devant cette porte fermée.

Il soupira cependant, car le comte avait une déconcertante tendance à grogner. En tant qu'intendant général du domaine de Ravenhill Abbey, Hopple avait entendu ces inquiétants grognements si souvent au cours des deux semaines passées qu'il avait l'impression d'être l'un de ces malheureux qui vivent au pied de volcans prêts à entrer en éruption. Pourquoi lord Swartingham avait décidé de s'installer à Ravenhill Abbey après des années de bienfaisante absence demeurait un mystère pour Hopple, qui craignait que cette installation ne fût définitive.

Mal à l'aise, il lissa son gilet de la main. Les nouvelles dont il était porteur n'étaient pas bonnes. Cela dit, il n'en était en rien responsable.

Prenant son courage à deux mains, il frappa à la porte. Il y eut un silence, puis une voix profonde répondit :

— Entrez !

Située dans l'aile ouest du manoir, et dotée de grandes fenêtres, la bibliothèque bénéficiait, en cette fin d'après-midi, des rayons du soleil. Contrairement à ce que l'on aurait pu croire, elle était cependant loin d'être accueillante. Elle était en effet si vaste et si haute de plafond qu'elle semblait absorber la majeure partie de la lumière.

Le comte était assis derrière un bureau de style baroque tellement imposant qu'il aurait fait paraître

n'importe qui d'autre frêle. Devant la cheminée, qui ne parvenait pas à rendre l'atmosphère chaleureuse, était affalé un énorme chien au pelage moucheté. Croisement de mastiff et probablement de grand lévrier irlandais, l'animal était très laid et si inquiétant que l'intendant l'évitait autant que faire se pouvait.

Il se racla la gorge, puis demanda :

— Auriez-vous un moment à me consacrer, milord ?

Lord Swartingham leva les yeux de son journal.

— Entrez, Hopple, et prenez un siège pendant que je finis ceci. Je suis à vous dans quelques instants.

Après un coup d'œil de biais au molosse, Hopple se dirigea vers l'un des fauteuils devant le bureau et s'y assit. Il mit à profit le sursis accordé par son maître pour tenter de deviner l'humeur de celui-ci. Avec ses sourcils froncés et sa peau grêlée, il n'avait rien d'aimable. Mais ce n'était pas nécessairement mauvais signe, car lord Swartingham affichait en permanence une expression renfrognée.

Repoussant son journal, le comte retira ses lunettes demi-lunes et s'adossa à son siège, qui grinça sous son poids.

— Alors, Hopple ?

— Milord, j'ai une nouvelle peu plaisante à vous annoncer. J'espère que vous ne le prendrez pas trop mal, commença l'intendant, un sourire contraint sur les lèvres.

Le comte attendit la suite sans mot dire. Tirant nerveusement sur ses manchettes, Hopple continua :

— Le nouveau secrétaire, M. Tootleham, a eu un problème familial urgent qui l'a contraint à remettre sa démission.

L'expression du comte ne changea pas, mais il se mit à pianoter du bout des doigts sur les accoudoirs de son fauteuil.

— Apparemment, reprit Hopple en accélérant le débit, les proches de M. Tootleham ont été frappés d'un mal qui requiert sa présence à Londres. Il s'agit d'une affection virulente, avec forte fièvre. C'est très... contagieux.

Le comte haussa l'un de ses sourcils charbonneux.

— Les deux frères de M. Tootleham, poursuivit l'intendant, ses trois sœurs, sa grand-mère, une tante et même le chat sont touchés et ont besoin d'une assistance permanente.

Hopple se tut et regarda lord Swartingham.

Silence.

Puis, après un temps qui sembla très long à l'intendant, le comte demanda :

— Le chat aussi, dites-vous ?

Hopple ouvrait la bouche pour répondre quand lord Swartingham lâcha un juron. Il n'eut que le temps de se baisser avec une admirable célérité pour éviter un vase qui alla s'écraser avec fracas contre la porte. Le chien, de toute évidence habitué aux étranges manières de son maître, cilla à peine.

Soupirant bruyamment, le comte darda sur son intendant son regard sombre.

— J'espère que vous lui avez déjà trouvé un remplaçant.

La sueur au front, Hopple glissa le doigt dans son col qui soudain l'étranglait.

— Euh... en fait, milord, j'ai cherché avec diligence... J'ai écumé les villages environnants en quête d'une personne capable, mais je n'ai pas... Euh...

Il déglutit douloureusement.

— ... j'ai bien peur que cela ne prenne un peu de temps.

Lord Swartingham demeura immobile.

— Hopple, j'ai besoin d'un secrétaire pour retranscrire le manuscrit que j'ai élaboré en vue des

conférences que je donnerai à la Société Agraire dans un mois. Si possible, une personne qui aura l'obligance de rester auprès de moi davantage qu'une paire de jours. Trouvez-en une !

Sur ces mots, il reprit son journal. Comprenant qu'on le congédiait, Hopple se leva.

— Bien, milord. Je pars en quête de cette personne sur-le-champ.

Il avait la main sur la poignée lorsque lord Swartingham grogna :

— Hopple ?

L'intendant se figea.

— Oui, milord ?

— Je vous octroie jusqu'à après-demain matin.

Edward de Raaf, cinquième comte de Swartingham, acheva la lecture du rapport de son domaine du North Yorkshire, puis le posa sur la pile de papiers. Ses lunettes rejoignirent le tas de documents. La clarté du soleil faiblissait. D'ici peu, le crépuscule tomberait. Il se mit debout et s'approcha de la fenêtre. Son chien vint lui donner un petit coup de tête dans la main. Edward le caressa machinalement.

Bon sang, Tootleham était le deuxième secrétaire qui décampait en catimini ! À croire qu'il était un dragon. Cela dit, ces secrétaires s'apparentaient plus à de timides souris qu'à des hommes. À peine élevait-il la voix ou s'énervait-il qu'ils prenaient leurs cliques et leurs claques. Si seulement l'un d'eux avait eu la moitié du cran de la femme qu'il avait failli percuter la veille... Sa répartie sarcastique quand il lui avait demandé ce qu'elle faisait au milieu du chemin ne lui avait pas échappé. De même que sa tranquille assurance lorsqu'il l'avait gratifiée d'un regard noir.

Il fixa le jardin déjà sombre en proie à un malaise indéfinissable. La maison de son enfance n'était pas telle que dans son souvenir.

La dernière fois qu'il avait vu Ravenhill Abbey, il n'était qu'un jeune idiot qui se lamentait à l'idée de quitter sa famille. Vingt ans durant, il avait fait des allers et retours entre sa propriété du nord de l'Angleterre et son hôtel particulier de Londres. Et jamais il ne s'était senti chez lui dans ces deux endroits. Il était resté loin d'Abbey précisément parce que sans sa famille, le domaine n'aurait plus été le même. En y revenant, il s'attendait donc à quelques changements, mais il n'était pas préparé à cette tristesse, à cette affreuse solitude.

Il n'avait finalement décidé de rouvrir le manoir que parce qu'il avait l'espoir d'y amener son épouse – sa future épouse, pour être exact. Celle qu'il choisirait après négociation. Un mariage arrangé, le seul capable de résister aux aléas de la vie et au temps. Il n'était pas question de renouveler l'erreur qu'avait été sa première et brève union. Ni d'envisager de s'établir ailleurs qu'à Ravenhill. À l'époque, il avait essayé de complaire à sa jeune épouse en restant dans son Yorkshire natal. Un échec. Après la mort de sa femme, il en était toutefois arrivé à la conclusion que, quel que soit l'endroit où ils aient vécu, elle n'aurait pas été heureuse.

Il s'écarta de la fenêtre, pivota sur ses talons et se dirigea vers la porte. Il était plus que jamais décidé à rendre son âme à cette demeure, à en faire de nouveau un foyer. Les racines ancestrales étaient plantées dans ce domaine. L'arbre familial reprendrait vie, donnerait des fruits grâce au mariage qu'il contracterait. Un jour, des cris et des rires d'enfants résonneraient dans les vastes couloirs, et Ravenhill Abbey reviendrait à la vie.

2

Les trois filles du duc étaient de véritables beautés. L'aînée était dotée d'une chevelure aux reflets de nuit. La cadette, de boucles cuivre qui mettaient en valeur son teint de lait, la plus jeune, d'une blondeur telle qu'elle semblait constamment baigner dans un rayon de soleil. Mais des trois, celle-là seulement avait hérité l'infinie bonté du père. Elle s'appelait Aurea...

Extrait du *Prince Corbeau*

Qui aurait imaginé que les emplois pour les dames respectables soient si rares à Little Battleford ? En quittant le cottage ce matin-là, Anna se doutait que trouver un travail ne serait pas chose aisée, mais elle nourrissait néanmoins quelque espoir. Il lui suffisait de dénicher une famille aux enfants analphabètes ayant besoin d'une préceptrice, ou une femme âgée en quête d'une lectrice. Ce n'était tout de même pas trop demander.

Eh bien, si, apparemment.

L'après-midi était bien avancé. Ses pieds la faisaient souffrir tant elle avait parcouru de mauvais chemins, et personne ne l'avait encore engagée. La vieille Mme Lester ne s'intéressait pas à la littérature. Et de toute façon, son beau-fils était trop avare pour lui offrir une dame de compagnie.

Anna était allée frapper à la porte de plusieurs autres dames. Partout, on lui avait opposé une fin de non-recevoir. Soit par absence de besoin, soit par manque d'argent.

Puis elle était arrivée chez Felicity Clearwater.

Felicity était la troisième épouse du squire Clearwater, un homme qui avait trente ans de plus qu'elle, et était le plus gros propriétaire terrien du comté après lord Swartingham. Elle se considérait comme une figure de Little Battleford, d'une condition bien supérieure à celle des Wren. Mais elle était mère de deux fillettes en âge d'avoir une préceptrice. Anna alla donc lui proposer ses services, ce qui acheva de lui esquinter les pieds.

Après l'avoir écoutée, Felicity l'interrogea sur ses connaissances musicales.

Il n'y avait pas de clavecin au presbytère à l'époque où Anna y vivait avec sa famille, et elle le savait pertinemment.

— Je crains de n'avoir aucune notion en musique, se résigna à avouer Anna. Mais j'ai de bonnes bases en latin et en grec, ajouta-t-elle précipitamment.

Agitant son éventail, Felicity riposta :

— Pardonnez-moi, Anna, mais il n'est pas question que mes filles apprennent le latin ou le grec. C'est plutôt malséant pour une dame de la bonne société, vous ne pensez pas ?

Anna serra les dents, mais parvint à sourire. Un sourire qui s'effaça après que Felicity lui eut suggéré d'aller voir en cuisine si l'on n'avait pas besoin d'une aide.

Elle prit le chemin du retour en proie à une profonde déception. Ses espoirs se réduisaient comme peau de chagrin, et il se pourrait bien, songea-t-elle, qu'elle en soit réduite à accepter un poste de bonne. Mais jamais chez Felicity !

Elle contournait la quincaillerie quand elle faillit heurter Félix Hopple qui se hâtait en sens inverse. Elle s'arrêta si abruptement qu'une partie du contenu de son panier tomba sur le sol.

— Oh, pardonnez-moi, Mme Wren ! s'exclama Hopple tout en se penchant pour ramasser les articles éparpillés sur le trottoir. J'avais la tête ailleurs.

— Vous êtes tout excusé, assura Anna qui tressaillit à la vue du gilet violet et cramoisi qu'arborait le petit homme.

Seigneur, ces couleurs...

— J'ai entendu dire que le comte réside désormais à Ravenhill, monsieur Hopple. Vous devez être très occupé, j'imagine, d'où votre distraction.

Les commérages allaient bon train dans le village. Que lord Swartingham soit revenu au bercail après tant d'années intriguait tout le monde, Anna comprise. En fait, elle s'était demandé si le malotru qui avait failli la faire tomber la veille n'était pas le mystérieux lord.

Hopple poussa un profond soupir.

— Je suis débordé, en effet, madame Wren.

Il sortit un mouchoir de sa poche et s'épongea le front.

— Je cherche désespérément un nouveau secrétaire pour mon maître, mais la tâche se révèle difficile. Le dernier candidat ne connaissait guère l'orthographe.

— Voilà qui est ennuyeux.

— Indéniablement.

— Il y aura beaucoup de messieurs à l'office, demain. Pourquoi ne pas tenter votre chance ?

— Ce sera, hélas, trop tard ! Lord Swartingham veut son secrétaire demain matin.

— Cela ne vous laisse guère de temps, admit Anna tandis qu'une idée se faisait jour dans son esprit. Monsieur Hopple, ajouta-t-elle, votre maître exige-t-il un secrétaire de sexe masculin ?

— Non, je ne crois pas. Il m'a simplement ordonné de lui trouver un candidat pour ce poste, mais qui d'autre...

L'intendant s'interrompit, et Anna lui adressa un sourire entendu.

— Je songeais récemment que je disposais de beaucoup trop de temps libre et qu'il serait bon que je m'occupe, expliqua-t-elle. Vous l'ignorez peut-être, mais j'écris bien et j'ai une excellente orthographe.

— Vous n'êtes tout de même pas en train de suggérer... ?

Hopple fixait Anna d'un air éberlué.

— Mais si. Alors à quelle heure dois-je me présenter à Ravenhill demain matin ? 9 heures ? 10 heures ?

— Eh bien, disons 9 heures. Le comte est un lève-tôt. Mais tout de même, madame Wren... vous voulez vraiment...

— Oui, monsieur Hopple. Voilà. C'est réglé. Je vous verrai demain à 9 heures.

Anna tapota gentiment le bras du petit homme, puis tourna les talons. Au bout de quelques pas, elle s'arrêta.

— J'oubliais, monsieur Hopple. Quels gages lord Swartingham offre-t-il ?

— Quels gages ? Euh... Il payait son dernier secrétaire trois livres par mois. Cela vous conviendra-t-il ?

— Ce sera parfait.

Soudain, la journée lui apparaissait merveilleuse.

— ... et il faudra aérer les chambres des étages supérieurs, peut-être les repeindre. C'est compris, Hopple ?

Edward descendit les dernières marches du perron et se tourna vers les écuries. Les ultimes rayons du soleil lui chauffaient le dos. Le chien, comme d'habitude, était à son côté.

L'intendant ne lui répondant pas, il s'écria :

— Hopple ? Hopple !

Les talons de ses bottes crissèrent sur le gravier comme il faisait volte-face.

— Eh bien, Hopple ?

— Un instant, milord. J'arrive.

Hopple descendit les marches. Il paraissait à bout de souffle.

Edward l'attendit en frappant impatiemment le sol du pied. Lorsqu'il l'eut rejoint, il fonça vers les communs.

— Avez-vous compris ce que je vous ai dit pour les chambres ?

— Euh... les chambres, milord.

— Demandez aux bonnes de les aérer, et voyez si certaines n'ont pas besoin d'un coup de peinture. Secouez-vous, mon vieux !

— Oui, milord.

— J'espère que vous m'avez trouvé un secrétaire.

— Euh... Oui.

— Je vous ai bien spécifié qu'il fallait qu'il soit là demain à la première heure.

— Oui, milord. En fait, quelqu'un va se présenter, une personne dont je pense que...

Edward s'immobilisa devant la porte à double vantail des écuries.

— Hopple, vous m'avez trouvé un secrétaire, oui ou non ?

— Oui, milord.

— Alors pourquoi ne pas le dire clairement ? Il y a un problème avec cet homme ?

— Noon, milord, fit Hopple en lissant son abominable gilet d'une main nerveuse. Cette personne conviendra tout à fait à la fonction de secrétaire.

Il fixait le regard non sur son maître, mais sur la girouette sur le toit de l'étable. Edward se surprit à

lever les yeux à son tour, intrigué. Qu'avait donc cette girouette de si intéressant ? Rien, apparemment.

— Parfait, Hopple. Je serai absent à son arrivée, annonça-t-il.

Les deux hommes s'enfoncèrent dans la pénombre des écuries, le chien sur leurs talons.

— À vous donc de lui montrer mon manuscrit et de le mettre au courant des tâches qui l'attendent.

Était-ce une impression ou Hopple semblait-il soulagé ? s'interrogea le comte.

— Très bien, milord, répondit l'intendant.

— Je partirai de bonne heure pour Londres et ne rentrerai qu'en fin de semaine. À mon retour, il devrait avoir achevé de retranscrire les documents que j'aurai laissés.

— En effet, milord.

Non, ce n'était pas un effet de son imagination, décida Edward. Hopple irradiait littéralement de soulagement.

— J'ai hâte de faire la connaissance de mon nouveau secrétaire.

L'intendant s'assombrit.

Tandis qu'elle remontait l'allée bordée de vénérables chênes qui conduisait au manoir, Anna ne put s'empêcher de trouver Ravenhill Abbey intimidant. Après avoir parcouru les cinq kilomètres qui séparaient le domaine du village, elle commençait à avoir mal aux mollets. Par chance, le soleil brillait.

Elle fit une halte et contempla, émerveillée, les jonquilles qui pointaient à travers l'herbe grasse, les bourgeons sur les branches des chênes, l'éclat tamisé du soleil dans le feuillage naissant. Quelle sorte d'homme fallait-il être pour rester vingt ans loin d'un endroit pareil ?

Elle se rappela les histoires qu'on lui avait racontées. La grande épidémie de variole qui avait décimé Little Battleford juste avant que ses parents s'installent au presbytère. Elle savait que la famille du comte y avait succombé, mais ne comprenait pas pourquoi il n'avait jamais fait ne serait-ce qu'une visite depuis le drame.

Elle se remit en marche. Au-delà du champ de jonquilles, le manoir lui apparut dans sa totalité, solitaire et arrogant. Trois étages de pierres grises aux proportions et au style classiques. De l'entrée, au centre de la façade, partait un escalier à double révolution.

Plus elle en approchait, plus son assurance s'ame nuisait. Cette entrée était tout simplement trop imposante. Au point qu'elle hésita, puis obliqua sur la gauche. À l'angle du bâtiment, elle découvrit ce qui était visiblement l'entrée de service. Elle s'approcha, prit une profonde inspiration, et tourna la grosse poignée de cuivre. Le battant joua et elle entra directement dans une immense cuisine.

Une blonde corpulente se tenait devant la grande table centrale, pétrissant de la pâte dans une jatte de terre cuite. Des mèches échappées de son chignon étaient plaquées sur ses joues en sueur. Les seules autres personnes présentes étaient une fille de cuisine et un jeune cireur de chaussures. Tous trois se tournèrent vers Anna.

La grosse blonde, sans doute la cuisinière, interrompit sa tâche.

— Oui ?

— Bonjour. Je suis Mme Wren, la nouvelle secrétaire du comte. Sauriez-vous par hasard où je peux trouver M. Hopple ?

Sans quitter Anna des yeux, la cuisinière cria au jeune garçon.

— Hé, Danny, va chercher M. Hopple et dis-lui que Mme Wren est là, dans la cuisine ! Dépêche-toi.

Danny sortit en hâte et la cuisinière se remit à son pétrissage.

Anna attendit là où elle était.

Près de la vaste cheminée, la fille de cuisine la fixait en se grattant le bras d'un air absent. Anna lui sourit. La fille détourna les yeux.

— J'avais jamais entendu parler de dame secrétaire, remarqua la cuisinière sans cesser de malaxer la pâte.

Puis elle la sortit de la jatte, la posa sur la table et entreprit de la rouler en boule.

— Vous avez déjà rencontré le maître ?

— Nous n'avons pas été présentés, non. J'ai eu affaire à M. Hopple, qui n'a vu aucune objection à m'engager.

Du moins ne les avait-il pas exprimées à voix haute, rectifia-t-elle mentalement.

— C'est aussi bien comme ça, marmonna la cuisinière.

Prestement, elle forma des petites boules à partir de la grosse et les empila.

— Bertha, mets-moi tout ça sur le plateau.

La fille de cuisine obtempéra.

— Il me fiche la frousse quand il crie, murmura-t-elle.

La blonde lui lança un regard noir.

— Le cri d'une chouette te fiche la frousse, petite oie ! Le comte est un gentilhomme, il nous paie de bons gages et nous donne des jours de congé.

Concentrée sur sa tâche, Bertha se mordillait la lèvre inférieure.

— Oui, mais il a la langue acérée, riposta-t-elle. C'est peut-être pour ça que M. Tootleham est parti...

Le regard de la cuisinière, maintenant carrément furieux, la fit taire. L'entrée de Hopple vint à point rompre le pénible silence qui s'était installé. Cette fois, il portait un gilet violet brodé de cerises.

— Bonjour, bonjour, madame Wren !

Il jeta un bref regard aux deux domestiques, puis demanda à mi-voix :

— Êtes-vous tout à fait sûre de... vouloir ce poste ?

— Certaine, monsieur Hopple, assura Anna en souriant. J'ai du reste hâte de faire la connaissance de lord Swartingham.

Hopple toussota.

— Ah ! il se trouve que le comte est à Londres pour affaires. Il s'y rend souvent, voyez-vous. Il y rencontre des gentilshommes de sa condition. Le comte est une autorité en matière agraire.

Déçue, Anna demanda :

— Devrai-je attendre son retour pour prendre mes fonctions ?

— Non, non. Le comte a laissé les documents sur lesquels il souhaite que vous travailliez. Ils sont dans la bibliothèque. Si vous voulez bien me suivre...

Anna hocha la tête et emboîta le pas de Hopple. Ils empruntèrent l'escalier de service et débouchèrent dans un vaste vestibule dallé de marbre noir et rose. Très beau, lui sembla-t-il, bien que l'endroit soit plongé dans la pénombre.

Un grand escalier montait vers un palier d'au moins la taille de sa propre cuisine. De là, il se séparait en deux volées qui s'élevaient vers les étages. Comment diable un homme seul pouvait-il vivre dans une demeure de cette taille, même aidé d'une petite armée de serviteurs ? se demanda-t-elle.

Hopple lui parlait, s'aperçut-elle tout à coup.

— Le dernier secrétaire en titre ainsi que le précédent avaient un bureau sous l'escalier. Mais la pièce

est bien trop lugubre pour une dame. J'ai donc jugé préférable que vous vous installiez dans la bibliothèque, là où le comte travaille. À moins, bien sûr, que vous ne teniez à avoir une pièce à vous, conclut Hopple, à bout de souffle.

Ils étaient arrivés devant la porte de la bibliothèque. L'intendant l'ouvrit et s'effaça courtoisement devant Anna, qui pénétra dans la pièce et s'immobilisa.

— Non, ce sera parfait ici, assura-t-elle d'une voix posée qui la surprit elle-même.

Dieu du ciel, tous ces livres ! Des rayonnages occupaient trois des murs jusqu'au plafond. Une échelle à roulettes était accrochée dans un angle. Anna ferma un instant les yeux, éblouie. Pouvoir piocher à son gré dans tous ces ouvrages... Ce devait être le paradis.

Hopple la guida jusqu'au grand bureau d'acajou, dans un angle de la pièce. Un deuxième bureau, plus petit, en bois de rose lui faisait face.

— Nous y voilà, madame Wren, lança-t-il avec entrain. J'ai tout préparé : papier, plumes, encre, buvards, gommes et sable. Et voici les notes que le comte souhaite que vous copiez.

Il désigna une pile de feuilles manuscrites, visiblement des brouillons.

— Vous voyez le cordon, là-bas ? poursuivit-il avec un geste de la main. Vous n'aurez qu'à le tirer et la cuisinière vous fera monter du thé ou des rafraîchissements.

Une pause, puis :

— Désirez-vous autre chose, madame Wren ?

— Oh, non, merci, tout est parfait.

Anna croisa les mains, s'efforçant de cacher sa satisfaction.